

LA SÈVE
SATOR
AREPO
SUMAI
TENEA
OFFERA
ROTAS"

Jean-Marc Dubois

Thriller



Éditions Ex-Aequo
Éditeur militant

La sève du mal

Jean-Marc Dubois

Thriller

Dépôt légal mars 2012
ISBN : 978-2-35962-260-7
Collection Rouge
ISSN : 2108-6273

©Couverture hubely

© 2011 — Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

Éditions Ex Aequo
6 rue des Sybilles
88 370 Plombières les bains
<http://www.editions-exaequo.fr>

Dans la même collection

- L'enfance des tueurs** - François Braud - 2010
Du sang sur les docks - Bernard Coat L. - 2010
Crimes à temps perdu - Christine Antheaume - 2010
Résurrection - Cyrille Richard - 2010
Le mouroir aux alouettes - Virginie Lauby - 2011
Le jeu des assassins - David Max Benoliel - 2011
La verticale du fou - Fabio M. Mitchell - 2011
Le carré des anges - Alexis Blas - 2011
Tueurs au sommet - Fabio M. Mitchell - 2011
Le pire endroit du monde - Aymeric Laloux - 2011
Le théorème de Roarchack - Johann Etienne - 2011
Enquête sur un crapaud de lune - Monique Debruxelles et Denis Soubieux
2011
Le roman noir d'Anaïs - Bernard Coat L. - 2011
À la verticale des enfers - Fabio M. Mitchell - 2011
Crime au long Cours - Katy O'Connor - 2011
Remous en eaux troubles - Muriel Mérat/Alain Dedieu - 2011
Thérapie en sourdine - Jean-François Thiery - 2011
Le rituel des minotaures - Arnaud Papin - 2011
PK9 - Alain Audin - 2012
...et la lune saignait - Jean-Claude Grivel - 2012

Le sabre s'apprêtait à lui trancher la gorge lorsque la table de chevet s'ébroua. Sa pomme d'Adam s'en émut et elle se rétracta pour échapper à la lame affûtée qui la menaçait. Sa luette, asséchée par une nuit de ronflement, émit un raclement de condamné à mort. Le cimenterre s'en effraya et il se volatilisait de son cauchemar. Martial se soustrayait au funeste destin d'anencéphale.

Ce genre d'extravagances parasitait ses songes. Leurs incongruités émanaient d'une carence en sommeil, d'une imprégnation de somnifère et d'une inflation œnologique. Parfois, un zeste de sexe pimentait ce mélange. Ce subtil imbroglio maintenait son esprit dans un état de léthargie abyssale.

Les ébrouements inopportuns réitérèrent leurs incursions dans son champ de conscience riquiqui.

Un réflexe digne d'un primate suggéra à sa main gauche de se mouvoir. Ses doigts se déplièrent tel un parapluie sous une bourrasque et ils tâtonnèrent en direction de cet objet psychotique qui avait usurpé la sonnerie du réveil matin. Ils s'affalèrent avec rudesse sur une proéminence tiède et moelleuse ; une texture insolite pour une pendulette en plastique recyclé. Un relent de lucidité s'immisça le long de ses synapses jusqu'à son cortex embrumé.

Martial sursauta sur son matelas trop mou :

« *Mince, un sein !* »

Agacé et vexé par cet attouchement rustaud et inopportun, l'objet de sa stupéfaction se réfugia sous le drap froissé entraînant le corps nu qui s'en paraît.

Martial s'assit contre son oreiller tire-bouchonné. Aussitôt, une espèce d'enclume sur laquelle un forgeron cognait avec entrain annexa son crâne et dans sa bouche, sa langue se mua en une râpe.

Malgré ce fâcheux constat, le cou de Martial entama une périlleuse rotation en direction du réveil. En repréailles, le marteau se transforma en une perceuse à percussion et la dentelure de la lime se transmuta en lames de rasoir ébréchées. Surmontant ces affres, Martial retrouva une paupière jugeant cet effort démesuré. Il décrypta les chiffres verts fluorescents : quatre, trois et zéro. Cette heure inconvenante acheva de démoraliser Martial. Il fut alléché par une douillette et lâche retraite sous son oreiller.

Martial chassa de son esprit ce choix déshonorant. Il gonfla sa poitrine et il serra ses poings. Lorsque ses ongles eurent entaillé ses paumes à la limite du saignement, la douleur et, il dut se l'avouer, une once de satisfaction, lui arracha une grimace.

Enfin, il pouvait procéder au décorticage de ses désagréments selon leurs degrés de nuisances : premièrement, éradiquer cette épouvantable migraine, deuxièmement, identifier la propriétaire de ce sein et troisièmement, répondre à ce détestable téléphone.

L'étape initiale justifiait une sortie de lit avec précautions, en évitant le moindre à coup fatal. Sa jambe gauche s'aventura hors des draps et son pied se

posa sur la moquette usée. Cette avant-garde ne détecta aucun guet à pans. La droite suivit et Martial se retrouva assis sur le bord du matelas. Satisfait du déroulement des opérations, il se frotta les yeux.

Le passage à la verticalité constituait une manœuvre délicate, mais il lui permettrait d'élever son statut de mollusque à celui envié de bipède. Cette fois-ci il vida ses poumons espérant alléger son poids de quelques grammes et limiter la souffrance qui résulterait de la manœuvre suivante. D'un coup, il souleva ses soixante-dix kilos et il propulsa son cerveau à un mètre quatre-vingt-huit du sol ; c'était la hauteur que lui attribuaient ses papiers d'identité. Et, comme prévu, sa migraine décupla

Du coup, son objectif initial lui parut inaccessible, mais il recélait un trésor inestimable : l'armoire à pharmacie. Martial puisa dans ses dernières ressources et se lança à l'aveugle en palpant les murs. Il franchit la porte de la chambre puis il s'aventura dans le couloir obscur. Il procéda à une pause sur seuil de la cuisine, la destination de cette expédition puis il y pénétra. Malgré les martèlements enragés de son cerveau, il demeurerait sauf.

Sa main explora le mur carrelé. Dans cette vieille maison, les interrupteurs de bakélite saillaient comme de grosses verrues noires. Il en détecta le bouton sur lequel il appuya sans en mesurait les conséquences. Le claquement sec lui vrilla les tympan et la lumière du néon opéra sur ses rétines une vivisection en règle. Martial se raidit, redoutant une désintégration de son corps, mais rien ne se produisit.

Conscient de son outrageante vulnérabilité en ces circonstances ridicules, son cerveau enclencha la procédure de survie, bien rodée ces derniers temps. Elle le pilota tel un pantin vers l'armoire à pharmacie tant convoitée.

La confection d'un cocktail antalgique requérait un gramme d'aspirine et de paracétamol en poudre et un fond de café, corsé, froid et sans sucre.

Les formes effervescentes avaient une utilité événementielle différente. Ainsi, les trois minutes trente, nécessaires à la déliquescence de la pilule bleue, permettaient d'échafauder un scénario érotique à la hauteur de son prix prohibitif. Mais, pour une atroce migraine, ces mêmes cent quatre-vingts secondes équivalaient à une saison en enfer.

Les mains de Martial s'emparèrent des boîtes de médicaments. Il réapprovisionnait son stock avec soins. La cafetière était à moitié pleine. Il prépara sa mixture dans un gobelet de plastique. Son index indécis la touilla avec énergie et il l'engloutit en une gorgée. Puis, il éteignit ce néon blafard qui lui torturait les yeux.

Dans la pénombre perturbée par la veilleuse du four, Martial essaya de se remémorer les événements de la veille. Des tréfonds de son subconscient surgirent des effluves de tabac, d'alcool et de musc. Puis, émergèrent des sonorités de succion et de mots immoraux. Enfin, des souvenirs tactiles se matérialisèrent sous forme de caresses impudiques et de lèvres gourmandes.

L'identité de sa partenaire nocturne lui échappait encore. Son prénom comportait des A, il en était persuadé. Agatha, grotesque, Natacha, absurde. Martial se massa les tempes ; les flancs de l'enclume avaient refroidi. Sa tam-

bouille pharmacologique agissait. Il décida de rallumer le néon ; cette fois, la lumière blanche lui épargna les yeux.

Martial cligna des paupières. Les fautifs de son ptoiyable réveil jonchaient le formica vert de la table : une bouteille de whisky à demi vide, une de vin qui l'était en totalité, un cendrier vomissant des mégots et un soutien-gorge de dentelle noire. Martial rechercha la culotte assortie. Le bas, aussi attrayant que le haut s'il était coordonné, demeurait invisible.

Les tambourinements dans sa tête s'estompaient. Un petit noir devrait en venir à bout. Il vida le fond de la cafetière dans l'évier ; il y plaça une dosette de robusta et y versa de l'eau. Les crachotements de l'appareil démarrèrent.

Soudain, une étincelle embrasa ses circuits mnésiques ; sa partenaire nocturne se prénomma Marina. Martial savoura cette révélation en dégustant les premières gorgées chaudes. Un autre constat émergea dans son cerveau convalescent : la pilule bleue qui pétillait n'avait pas vu le jour.

Des vibrations en provenance de la chambre à coucher le tirèrent de ses élucubrations pharmacologiques. Bigre, la priorité numéro trois l'apostropha depuis la table de chevet. Martial posa son gobelet sur le réfrigérateur pour s'occuper de ce maudit téléphone qui le harcelait. La lumière tamisée du couloir le guida vers la pièce.

Marina dormait en chien de fusil, son corps dissimulé par les draps. Ses fesses plantureuses s'accordaient avec sa poitrine. Cet assortiment, que des mauvaises langues relégueraient au catalogue des vulgarités, représentait aux yeux de Martial la quintessence de la volupté. La satisfaction de ses cinq sens constituait l'essentiel de ses préoccupations existentielles.

L'ivresse le délivrait de sa timidité malade et lui permettait d'aborder les prostituées. Mais, l'alcool gommait les souvenirs de ces agréables interludes charnels.

Il contourna le lit, prit le portable hystérique et retourna dans la cuisine. Il était nu et il s'en moquait ; après tout, il vivait seul ou parfois en couple tarifé.

Sur l'écran tactile s'affichait en rouge le nom de Gourmont ; Thierry Gourmont, le lieutenant d'astreinte de cette nuit. Les neurones de Martial dégrisèrent en une seconde. Il appuya sur la touche de rappel.

– C'est Constant, tu as essayé de me joindre.

– Oui. Désolé pour l'heure, mais la situation est explosive. Je me trouve dans l'église Saint Saturnin. Son curé vient d'être buté. J'ai prévenu les secours, ils vont arriver.

– Pourquoi appeler de l'aide puisqu'il est mort ?

– Un type gît à terre, inanimé, inconscient ou comateux ; dans les vapes quoi ! Je l'ai placé en position latérale de sécurité.

– Parfait. Es-tu seul ?

– Avec l'agent en faction et le témoin dans le presbytère. C'est elle qui nous a avertis.

– Une femme !

– Oui, elle est salement secouée.

– A-t-elle été agressée également ?

– A priori, non.

– Que foutait tout ce beau monde dans une église à quatre heures du matin ?

– Elle vous le racontera.

– Bon, tu sécurises le site et tu réveilles ton binôme. Moi, je m'occupe des techniciens et du légiste.

– Giulli passe des vacances chez ses parents ; son papa est sacrément malade.

– Habitent-ils loin ?

– Pas trop.

– Je lui conseille vivement d'être sur place avant moi !

– Bon d'accord, je lui transmettrai votre requête.

– Au fait, comment s'appelle la victime ?

– Figier, le père François Figier.

Martial éteignit son portable. Les promesses d'une journée bucolique s'évaporaient. Il retourna dans la chambre prendre un slip et des chaussettes propres en évitant de réveiller Marina. Elle respirait par la bouche, ses lèvres charnues entrouvertes. Martial fut dépité devant tant de gâchis. Il ramassa ses vêtements de la veille dispersés sur le sol, un pull vert épais, une chemise blanche, un jean délavé et une paire de mocassins en daim. Seul son loden beige demeurait à sa place sur le portemanteau de l'entrée. Un Glock 19, équipé d'un chargeur à dix-sept coups, en déformait la poche intérieure droite. Martial était gaucher.

Il fouilla dans son porte-monnaie, et en sortit cinq billets de cent, deux de plus que le tarif négocié avec Marina. Maintenant que sa mémoire fonctionnait, il se rappela qu'elle avait fait preuve d'une immense patience et lui fut minable. Elle ne garderait pas un grand souvenir du commissaire Martial Constant. Une réputation de piètre amant se propagerait dans le petit milieu de la prostitution. Martial s'en foutait. Mais avec l'âge, il constatait avec amertume que de pécher avec de la chair, fût-elle fraîche et plantureuse, n'aboutissait plus au nirvana. Son ex-épouse demeurait la dernière femme, tarifée ou pas, avec qui il s'était vraiment éclaté.

Il déposa les billets verts à côté de la cafetière. Il y colla un message : « *Passe une excellente journée, claque bien la porte en partant !* »

Un froid piquant l'accueillit à l'extérieur et acheva de revigorer ses ultimes dendrites alcoolisées. Un brouillard dense floutait les contours des réverbères et leurs halos se nébulisaient en une mouvance grisâtre.

Sa voiture, dont la couleur s'harmonisait avec l'air ambiant, l'attendait au milieu de la courette. À côté, la petite bombe rouge de Marina lui rappela qu'un gouffre séparait le public du privé. Il programma le guidage vocal de son véhicule. Martial travaillait depuis trop peu de mois dans cette ville pour qu'il puisse s'en dispenser. Étrangement, durant les douze années passées dans la capitale, il n'en avait pas eu besoin. De toute façon, à l'époque, ses voitures de fonction n'en étaient pas équipées.

L'église Saint Saturnin se situait dans le plus ancien quartier de la localité ; elle était adossée à une colline, le point culminant de cette cité provinciale.

En relevant son visage, Martial croisa son reflet dans le rétroviseur. Il se trouva défraîchi avec ses yeux rougis et ses cheveux en bataille. Il humecta sa main et essaya de lisser les mèches récalcitrantes. Après une amorce de docilité, les épis rebelles se redressèrent de plus belle. Martial se consola ; sa tête d'enterrement correspondait aux événements de la nuit.

Sa voiture franchit le porche de la cour. À cette heure matinale, le boulevard s'avérait désertique. Martial se dispenserait d'allumer son gyrophare. La teinte grise de son véhicule se fondit dans celle de la brume.

En même temps qu'il conduisait selon les suaves intonations féminines du guidage, il commença à consulter son répertoire téléphonique. Les numéros professionnels y étaient inscrits en rouge et ils représentaient la quasi-totalité de sa liste. Ses proches s'affichaient en vert, avec deux entrées : sa fille et son ex-femme. Pour cette dernière, la validité des chiffres enregistrés était incertaine. Les autres se paraient de bleu, dont celui de Marina qu'il avait glané sur Internet.

En premier lieu, il devait prévenir Jacques Satier. Il dirigeait la police scientifique régionale. Martial en avait visité le siège tout neuf, situé en banlieue. Les chanceux disposaient d'un vaste parking, et, comble du confort, d'une climatisation avec purificateur. Satier l'avait tanné au sujet de la vétusté du commissariat central, vieille bâtisse grisâtre d'après-guerre, coincée entre un fast-food arabe et un restaurant asiatique. Son isolation était si perfectible que les températures n'y dépassaient pas les dix-sept en hiver et ne descendaient pas sous les trente l'été. Et toute l'année, les policiers y reniflaient des relents de kebabs frites et de nems frits. Martial n'osa pas évoquer avec Satier les quatre places de stationnement réservées aux trente personnes qui y travaillaient. La réalité n'avait pas besoin de caricature, elle en constituait déjà une.

Les uniformes bleus jalousaient les blouses blanches de Satier. Le manie-ment d'une matraque comparé à celle d'une éprouvette ne conférait pas la même aura. De sorte que Satier et ses acolytes passaient pour des dédaigneux prétentieux. Dans toutes histoires évoluait ce genre de protagonistes. Des rumeurs colportaient l'existence d'accointances entre Satier et des politiques du cru. Son bureau de la taille d'un paquebot le prouverait irréfutablement. Lorsque Martial s'accoudait sur sa table de travail rayée, il se disait qu'il devrait s'en inspirer afin d'obtenir des crédits.

Après une dizaine de sonneries, Satier décrocha.

— Oui commissaire, que me vaut l'honneur d'un réveil si matinal, malgré-t-il d'une voix embrumée ?

En entendant ces mots, Martial en conclut que le capitaine devait être effectivement imbu de sa personne. Cependant, s'interrogea Martial, qu'aurais-je répondu à Gourmont, l'estomac vide de médicament ? Un juron comme « *putain* », voir son préféré « *merde* ».

— J'ai besoin de vos services. Gourmont nous attend dans l'église Saint Saturnin. Son curé vient d'être assassiné.

– Quoi ! Le père Figier a été tué !

– Vous le connaissiez.

– Comme tout le monde ! Nous sommes dans une jolie merde.

En matière de grossièretés, Martial se sentit soutenu dans ses choix, certes classiques, mais universels.

– Je vous l'accorde. Je suis en route pour Saint Saturnin.

– Bon, je réveille mes gars et on rapplique aussi sec.

Martial raccrocha. Des gouttes s'écrasèrent avec mollesse sur le pare-brise. Le pâle halo des réverbères s'y réfracta dessinant des auréoles irisées qui diminuèrent la visibilité. Martial n'appréciait pas les averses et il pleuvait avec une constante désespérante dans cette région. Il enclencha les essuie-glaces ; la nuit brumeuse réapparut.

Il restait à prévenir le légiste. Martial caressa du pouce la coque plastifiée de son portable. Un pan de son passé avait ressurgi avec le nom du praticien : Docteur Sylvie Bailliez, Professeure des universités, Chef du service de toxicologie et de médecine légale à l'hôpital et, accessoirement, son premier amour. Il fut agréablement surpris de la savoir dans cette ville, mais il appréhendait leurs retrouvailles.

En enregistrant le numéro de téléphone de la doctoresse dans son répertoire, Martial avait hésité entre le vert et le rouge. Il avait opté pour la seconde couleur. Leur idylle n'était qu'un vieux souvenir, encore vivace, comme en témoignait la participation érotique de Sylvie dans ses rêves. Concession à ce passé, il l'avait enregistré sous son prénom, à la place du vocable : médecin légiste. Il effleura l'écran avec la même confusion qu'il avait éprouvée trente ans auparavant.

Le grésillement réglementaire fut suivi par cette tonalité intermittente authentifiant la connexion entre les deux appareils. Une voix grave jaillit du haut-parleur : « *Le docteur Bailliez n'est pas disponible. Merci de laisser un message après le bip* ». Sylvie fumait donc encore et elle s'exprimait toujours aussi sèchement en mélangeant les genres. Ces aspects de son caractère l'avaient initialement fasciné, puis à la longue, agacé. Le message s'acheva par le bip d'accès à sa boîte personnelle. Martial hésita ; il la rappellerait conformément à la procédure. En ce début d'enquête, sa présence ne se révélait pas absolument indispensable. Une seconde après avoir coupé la ligne, il le regretta ; un petit mot gentil ne lui aurait rien coûté. S'agissait-il d'orgueil de sa part, le moindre de ses nombreux défauts, ou bien de la timidité à égard de Sylvie ? Martial dut se l'avouer, elle l'impressionnait toujours.

Martial tourna sur sa gauche, selon les instructions monocordes du guidage. Les rues rétrécissaient à fur et à mesure qu'il remontait les styles architecturaux et les siècles. Il parvint dans l'enchevêtrement de la vieille ville. Deux mille ans s'interposaient entre les pneus de sa voiture et les pavés gallo-romains.

Qui devait-il encore tirer de son lit ? Son pouce flâna sur l'écran tactile. Le parquet attendrait.

Presque trente-six, célibataire, sans enfant et un premier cheveu blanc. Il se tenait là, plus gris que blanc, blotti sur sa tempe gauche, caché par des mèches blondes.

Une première entame du temps.

Marie scruta les traits de son visage dans le miroir. Elle le trouva d'une singulière cruauté. Elle y chercha un signe d'encouragement ; notamment, du côté de ses grands yeux dont la limpidité attirait le regard des hommes. Des cernes grisâtres en boursouflaient les contours. Cette flaccidité prédisait-elle l'apparition de poches disgracieuses ou découlait-elle de sa pénible nuit de garde ?

La porte des vestiaires s'ouvrit et Hélène, une des infirmières de l'équipe, entra. Cette irruption empêcha Marie de trancher sur le devenir esthétique de ses paupières.

— Si tu voyais ta tête, Marie ! Tu devrais venir boire un café et souffler cinq minutes.

Marie s'ébouriffa les cheveux, noyant l'intrus gris dans la blondeur naturelle de ses longues mèches. Elle disciplina le tout en une queue-de-cheval qu'elle maintint avec un bandeau bleu ciel, coordonné avec la teinte de ses iris.

— Je songeai à Joan, mentit Marie.

— Je suis navrée de te déranger dans tes pensées. Tu l'aimais beaucoup n'est-ce pas ?

— Comment ne pas s'attacher à une fillette de treize ans dans le coma à cause de petits cons en quête de portables ? J'ai essayé de la soigner comme mon propre enfant ; et, tu en as vu les résultats.

— Nous avons tenté le maximum tout à l'heure !

— C'est gentil à toi d'employer le terme « nous », mais c'est moi le médecin de garde cette nuit et je n'ai pas pu la sauver. Je fus à peine capable de lui fermer les yeux !

— Marie, soupira Hélène, ne le prend pas ainsi. Joan devait partir, un point c'est tout.

— Pourquoi la mort ne dort-elle pas de temps en temps ?

Hélène préféra garder le silence. Ces prochains mois, le docteur Marie Jarvic déprimerait. Cette culpabilité la rongerait dès qu'elle s'attachait trop à ses malades.

Durant toute son hospitalisation, la santé de Joan avait rythmé les journées, les nuits et même les rêves de Marie. Ses lendemains avaient porté son nom et l'univers de la praticienne s'était restreint à une tâche : vaincre la mort.

La jeune adolescente était arrivée dans le service le crâne fracassé par une barre de fer. L'hémorragie cérébrale qui en avait résulté devait l'emporter tôt ou tard ; personne n'en avait douté sauf Marie Jarvic.

Comme à son habitude, elle s'était investie corps et âme pour relever l'impossible défi. Elle n'y était jamais parvenue, mais elle s'était acharnée à

nouveau contre la mort durant quatre longs mois. Le combat s'était déroulé sans violence, ni douleur, car Joan avait sombré dans un coma dépassé. Malgré les efforts désespérés de Marie, Joan avait fini par s'étioler. Son sang, d'un bleu envoûtant, transparaissait sous sa peau d'une finesse extrême.

Sous cette enveloppe diaphane, son âme s'était préparée. La mort avait surgi sous forme d'une embolie pulmonaire, foudroyante et imparable. Elle avait emporté son dû en un éclair. Marie resta prostrée à son chevet avant de se résoudre à débrancher le respirateur.

Ses lendemains retrouvaient l'anonymat et ne portaient plus de nom. À chaque décès, une fraction de Marie s'effritait.

Hélène et Marie travaillaient en réanimation depuis dix ans ; il s'agissait pour chacune d'une première affectation. Elles étaient nées le même mois de la même année. Hélène avait entamé des études d'infirmières sur le tard, après l'arrivée de son fils autiste.

Durant toute cette décennie, Hélène avait assisté à la métamorphose de la jeune doctoresse. Des revers sentimentaux l'avaient précipitée dans un surinvestissement professionnel. Mais un équilibre personnel ne se façonnait pas dans un univers où régnaient la maladie et la mort. Marie avait perdu son espièglerie et son enjouement de départ et avait gagné en cynisme et en froideur.

Bien qu'intimes, les deux femmes n'évoquaient jamais ce problème. Entre deux soins, elles s'entretenaient de tout et de rien avec un sujet de prédilection : les hommes en général et les leurs, en particulier. Pour Hélène, le sien s'accordait au singulier ; quinze ans de mariage avec un camarade d'école, une maternité difficile et tardive et la vie avec un enfant autiste. Par le biais des confidences d'Hélène, Marie entrevoyait le quotidien d'une famille et d'un couple unis.

Pour la doctoresse, le mot homme s'accordait au pluriel. Des passades, des coups d'un soir ou d'un mois, remplissaient son univers affectif. Elle traînait une réputation de croqueuse. Grâce à ces papotages, Hélène expérimentait par procuration les frissons de l'adultère.

Mais derrière ces aventures, Hélène discernait la profonde dislocation psychologique de Marie. Une fois, alors qu'elles déjeunaient à la cantine, Marie lui avoua préférer la compagnie des morts-vivants du service à celle des bien-portants. Les premiers ne décevaient que des héritiers potentiels.

Cette dépression consumait Marie. Hélène lui avait suggéré de consulter un confrère psychiatre. Elle avait eu droit à deux semaines de mise en quarantaine en règle. Depuis, l'infirmière éludait le sujet, mais elle veillait avec discrétion sur l'état mental de Marie.

Car la doctoresse était une de ses rares amies sur laquelle Hélène pouvait compter. Le jour, où elle eut une fausse couche, Marie était revenue exprès de ses vacances en Grèce, pour garder Jonathan, son fils.

Marie devint vite complice avec le jeune autiste. Ils communiquaient par des mimiques et par une gestuelle dont ils connaissaient seuls les codes. Dans

ce monde sans paroles, Marie parvenait à anticiper les besoins et les désirs du garçon. Elle appliquait les méthodes qu'elle utilisait avec ses malades. Elle affichait une aisance déconcertante dans cette forme de relation muette fondée sur l'instinct. Lui suggérer qu'il s'agisse d'une déformation professionnelle l'aurait vexée. Du coup, Jonathan ne réagissait qu'à la présence de trois individus : Hélène, son père et Marie

Elles sortirent du vestiaire. Dans une heure, l'équipe du matin en prendrait possession.

— Tu viens le boire ce café, réitéra Hélène.

Les trois quarts du personnel de nuit étaient attablés dans un débarras borgne baptisé pompeusement espace de repos. Du liquide brunâtre fumait dans des gobelets transparents. Les deux femmes s'installèrent. La moitié des soignants grillait une cigarette et la conversation s'orientait invariablement sur les futurs congés. A priori, toute la réanimation migrerait sur Chypre pour les prochaines vacances. Marie resta en retrait, sans jalousie. Au contraire, elle se plaisait à écouter ses collègues discourir sur de simples, mais saines préoccupations.

Le café était amer. Marie avait oublié de le sucrer. Qu'importait, dans deux heures, elle baignerait au sein des limbes engendrés par les effets conjugués d'un somnifère, d'un antidépresseur et d'un verre d'alcool. Demain, une nonagénaire tétraplégique ou hémiplégique se substituerait à Joan dans le quotidien de la doctoresse. En attendant, Marie réfléchit au nombre de comprimés qu'elle avalerait tout à l'heure ; elle se décida pour une double dose, alcool inclus.

L'église se blottissait au fond d'une placette desservie par une étroite impasse pavée. Les taches bleues, rouges, jaunes et blanches des gyrophares bariolaient les colombages des maisons médiévales et la façade de l'édifice religieux. Le Moyen-âge se colorisait en Technicolor par le biais d'un fait divers.

Des anonymes avaient eu l'idée saugrenue d'avertir les permanences des services incendies et ceux de la voirie municipale. Martial se pinça les lèvres ; une nuée d'honnêtes gens bien intentionnés l'ensevelirait sous des monceaux de témoignages fumeux et contradictoires. Martial ralentit puis émit son juron préféré. Aucun emplacement n'était disponible pour se garer. Sur les minuscules trottoirs, le voisinage paradait en robe de chambre et pantoufles, malgré la pluie et le froid.

Une voiture blanche, gyrophare allumé, tournait déjà, également à la recherche d'une place libre. Elle se parqua sous un abri de bus, ses feux tout contre le panneau publicitaire. Dans leurs halos se mirèrent les seins en poire d'un mannequin qui suçait son index enduit d'une célèbre crème chocolatée. Martial n'avait jamais déjeuné en tête à tête avec son ex-femme topless.

À cinq heures du matin, les autobus ne circulaient pas. Martial lorgna sur la place, grande comme un mouchoir de poche, disponible derrière le véhicule blanc. Déborder amplement sur la chaussée suffirait. Il serra au plus près la voiture dont le gyrophare s'était éteint. Son conducteur n'apprécia guère cette manœuvre millimétrée et sa portière s'ouvrit brutalement, en vue d'un règlement de compte verbal. Martial identifia le lieutenant Marco Giuli, furibond, prêt à dégainer sa carte de police en guise de passe-droit. Ce dernier se ravisa aussi vite, reconnaissant son patron. Martial plaça bien en évidence le panonceau « *Police* », derrière son pare-brise. Il sacrifiait à ce rituel à chaque fois qu'il ne se garait pas convenablement, ce qui lui valait de posséder la voiture la plus rayée du commissariat.

— Bonjour, je ne vous avais pas aperçu dans ce foutoir, dit Giuli avec son léger accent transalpin.

— Comment va ton papa, répondit Martial ?

Ce dernier luttait contre le rejeton engendré par des années de tabagisme ; une jolie petite boule assez méchante dénommée cancer des poumons. Giuli, son unique fils, n'en retenait aucune leçon ; il fumait bien plus que son père. L'homme n'assimilait jamais les enseignements de la nature.

— Bof, bof, lui répondit Giuli dont la main pivota de droite à gauche à moins que ce ne fût le contraire.

— Tu n'étais donc pas d'astreinte.

— Sur le planning non, jusqu'à ce que Gourmont me réquisitionne. Et théoriquement, je ne l'étais pas avant la semaine prochaine.

— Gourmont t'a mis au parfum.

— Un curé démonté m'a-t-il expliqué ? Il avait l'air sacrement excité.

– Une grosse patate chaude risque de nous exploser à la figure si cette histoire s'avère exacte. Rien ne doit filtrer de cette église, ajouta Martial en s'inclinant protocolairement vers son lieutenant.

Martial désigna d'un geste de la main les badauds agglutinés devant la grille malgré les intempéries.

– Tu t'en charges Giuli. Tu prends poliment leurs coordonnées et tu leur dis gentiment de rentrer chez eux. Après, tu tournes dans les parages. Note tout ce qui te paraît bizarre, y compris les trucs farfelus, et n'oublie pas de fouiller les poubelles. D'accord Giuli ?

– Je leur annonce quoi à ces braves gens !

– Invente donc ! Une fuite de gaz par exemple.

– Pas crédible patron. Il n'y en a pas dans ce quartier. Un début d'incendie, c'est nettement plus drôle !

– Fais comme tu le sens, mais débarrasse-moi ce bazar, répondit Martial qui commença à gravir les marches du parvis !

Giuli déboutonna son blouson de cuir noir et révéla ostensiblement la crosse de son Sig Sauer de service.

Il harangua les curieux à l'image d'un bateleur forain.

– Messieurs, dames, il s'agit d'un exercice conjoint de la police et des pompiers. Ne restez pas dehors, vous nous gênez et vous allez surtout attraper un gros rhume. Retournez vite au lit faire dodo ! Merci bien.

Giuli joignit le geste à la parole à grand renfort de moulinets des bras, assez persuasifs, puisque les premiers badauds refluèrent. Cependant, la pluie froide avait aussi redoublé de violence.

Parmi les ragots qui circulaient au commissariat, le grand-père de Marco Giuli aurait frayé avec la Camorra napolitaine. Il n'avait jamais démenti cette filiation dont il tirait une fierté contenue.

Martial ne raffolait pas des églises. Ses convictions religieuses n'entraient pas en considération ; de toute façon, il s'était décrété athée. Il détestait simplement ces portillons latéraux dont les battants écrasaient les nez avec un couinement inégalable. Par ailleurs, le porche principal ne se franchissait qu'horizontalement dans une poussette pour son baptême puis dans un cercueil pour ses obsèques. Entre-deux, la position debout permettait de se marier, mais qu'une seule fois.

L'agent en faction le salua avec déférence ; Martial lui en fut tout obligé et lui adressa un clin d'œil gratifiant. Il appartenait à cette poignée d'individus capables de le reconnaître dans cette ville. Avec Gourmont, Giuli et la mammy, à qui il louait sa maison, cette minorité ne constituait qu'une main incomplète. Marina ne pouvait pas incarner le petit doigt manquant ; elle était descendue de la capitale où elle résidait.

La pluie dégoulinait sur la façade de l'église en diorite grise mouchetée de quartz bleu et rose. Son architecture troglodytique était fascinante. Le transept et le chœur s'enchaînaient dans les entrailles de la roche. En avant, la nef en dépassait sur une quinzaine de mètres. Un prospectus de la mairie consacrait

plusieurs paragraphes à cet édifice religieux. C'était l'un des points forts du patrimoine touristique local.

À l'époque romaine, la colline servit de carrière de pierres. Après un siècle d'exploitation, une cavité gigantesque en éventrait le flanc. L'empereur Néron, subjugué par cette excavation hors normes, ordonna sa reconversion en un temple dédié à Saturne.

Les tailleurs prirent le relais des esclaves. Ils sculptèrent sur les parois des colonnes. Entre, ils creusèrent des niches dans lesquelles furent placées des statues du fils d'Uranus. Ils prolongèrent la partie troglodytique par une rotonde. En son centre jaillissait une source d'eau chaude. Selon la légende, le feu des enfers la réchauffait.

Trois cents ans après, les premiers chrétiens y prati-quèrent leurs premiers offices, démontrant aux hérétiques la supériorité du nouveau dieu sur les divinités païennes. La conversion définitive du temple en église débuta au sixième siècle et s'acheva avec le premier millénaire.

L'instigateur de ce projet s'appelait Siguéric, un des bâtards du roi wisigoth Euric. Le jeune barbare tomba éperdument amoureux de la fille d'un comte gallo-romain acquis à la foi chrétienne. Le Wisigoth se convertit afin d'obtenir la main de sa belle. Mais son futur beau-père émit une condition : le prétendant devait ramener de Judée une preuve de sa piété. Siguéric s'embarqua pour Jérusalem. Comme Homère, son périple fut émaillé de mille épreuves initiatiques. Au final, il rapporta les plans originaux du premier Saint-Sépulcre. Il put épouser sa dulcinée et, en signe de dévotion, il entreprit alors la transformation du sanctuaire en église, rachetant au passage les péchés de son père, grand pourfendeur de chrétiens. Les travaux furent suspendus faute de crédit, pour ne reprendre que quatre siècles après. Depuis, seuls les Templiers en modifièrent la construction, en adjoignant au transept une chapelle qui porte leurs noms.

Le portail central était surmonté d'un linteau monolithique sculpté des chimères infernales qui s'affrontaient en un combat éternel. Dessus, les douze apôtres surveillaient d'un air résigné ces créatures hybrides. Craignaient-ils qu'elles ne s'échappent du monde des ténèbres ? Tout en haut le Christ écartait ses bras en signe de bienvenue aux pèlerins contrits à ses pieds, mais son regard planait dans le vide bien au-dessus de la tête des fidèles.

Martial enjamba le sempiternel ruban zébré de rouge et de blanc qui délimitait le périmètre du crime ; Gourmont avait vu large ; sage initiative.

Le portillon latéral s'ouvrit subitement, faisant sursauter Martial. Le lieutenant Gourmont en surgit, prêt à allumer une cigarette. Il affichait le regard de ces rescapés des tranchées qui avaient côtoyé l'horreur.

— Qui est dedans, lui demanda Martial ?

— Euh, secouristes, toubibs, infirmiers et brancardiers. Dans le désordre, ils se ressemblent tous avec leur blouse blanche.

Gourmont inhala tranquillement une bouffée de tabac puis en expira la fumée très lentement.

— Comment cela se présente-t-il à l'intérieur, continua Martial ?